

«tellement ici le camarade, car il venait de le quitter à l'instant.»

— Et pourquoi cherchez-vous Fritz ?
— Ah ! vous êtes curieuse, la mère. Le petit bonhomme n'en a pas demandé si long. Il nous a offert de nous conduire, et j'ai accepté. Il est vraiment gentil, ce petit.

— Très-gentil ! répéta machinalement la veuve.

— Et le brave sergent, pour me remercier, dit Christly, les yeux pétillants de joie, m'a fait boire du kirschwaser et manger une tranche de jambon de Mayence.

Le sergent Mathias regardait toujours la veuve de ses petits yeux obliques ; elle n'osait ni parler à l'enfant, ni lui faire un signe d'intelligence. Seulement elle pensait : Christly vend son frère sans s'en douter ! et elle cherchait à garder sur son visage une quietude et une sérénité parfaites.

Entrez donc, mes braves soldats, et reposez-vous, dit-elle ; vous me direz pourquoi vous cherchez Fritz ?

Mathias, fort surpris, entra, pensant que la bonne femme ne savait rien de l'enrôlement, et du retard de son fils ; voyant la première chambre vide, il entra de suite dans l'autre, vide également. Il se dit :

— L'oiseau n'a pas eu le temps de s'envoler bien loin.

Et s'arrêtant devant la veuve, il lui demanda brusquement :

— Où est Fritz ?

Elle répondit de l'air le plus naturel :

— Il est sorti tout à l'heure, mais il doit être encore dans le voisinage.

— Mille diables ! jura le sergent Mathias un peu désappointé.

— Sorti ! répéta naïvement Christly, mais je l'aurais vu passer. N'en croyez rien, sergent ; Fritz se sera caché pour m'attraper.

Oh ! si la pauvre mère eût pu étouffer sur les lèvres de l'enfant ces imprudentes paroles ! Si d'un regard, d'un mot, d'un geste elle eût pu lui imposer silence ! Le sergent sourit dans sa moustache.

— Allons, gentil garçon — car il est gentil, n'est-ce pas, bonne femme ? —

Un second verre de kirch, ça réjouit le cœur.

— Non, dit la veuve, c'est un enfant ;

il n'est pas habitué à boire, et ça le rendrait malade.

— Bah ! répliqua Mathias, vous ne comptez pas élever ce petit comme une demoiselle. Il n'y a que les gens qui ont quelque chose à cacher qui craignent de boire. Votre cœur vide, cœur ouvert.

— C'est bon le kirschwaser, dit Christly en faisant claquer sa langue.

La figure renfrognée du sergent Werner se dérida tout à fait.

— Eh bien ! je te promets d'en envoyer deux bouteilles à ta mère, à ton intention si tu déniches ton frère. Tâche d'être aussi malin que lui ! Ne te laisse pas prendre en défaut.

Si l'enfant eût regardé sa mère, il eût cru qu'elle allait mourir. La malheureuse restait écrasée, inerte, hébétée, les yeux effarés, sous le poids de sa terreur ; mais le sergent seul la regardait, et Christly furetait des yeux dans la cabane en disant :

— Oh ! je connais tous les recoins du logis et du village, et les caches de la forêt jusqu'à deux lieues d'ici. Si je voulais bien, je déferais Fritz de me trouver tandis que lui... Ah ! je suis bien sûr de mettre la main sur son terrier.

— Tu feras un adroit chasseur ! s'écria le sergent. Cherche ! cherche ! mon garçon, et vive le kirschwaser !

— Cherche ! cherche ! répétèrent les deux soldats en riant, et tu auras encore une tranche de jambon.

Et Christly cherchait.

— Fritz ! Fritz ! criait-il, tu as beau te cacher, j'ai de beaux yeux. Je te verrais sous terre. Je te trouverai et tu boiras avec nous de ce bon kirschwaser que m'a promis le sergent.

Son bâil coupait seul le silence morne qui envahissait la cabane. Le dénouement s'approchait. Mathias lui-même était devenu inquiet et anxieux. Il avait presque honte de sa ruse de guerre, et il se souvenait qu'il avait un fils de l'âge de Christly, blond comme celui-ci et non moins rieur. L'enfant sortit de la chaudière, jeta un regard rapide sur les environs, s'élança dans le ravin et y rampa, pénétra comme une couleuvre dans les massifs de roncées, fourragea les hautes herbes, grimpa dans les branches d'un chêne, d'où ses yeux plongeaient de tous côtés, et découvrage,